pouvons suivre l'exode des morisques et, grâce aux notes importantes, savoir quelles sont les nombreuses études à eux consacrées depuis ces dernières années.

Chantal de LA VÉRONNE
(EPHE, Paris)

Le Maroc et l'Atlantique, coordonné et présenté par Abdelmajid KADDOURI, publications de la faculté des lettres et des sciences humaines, Rabat. Série Colloques et Séminaires, n° 21, Rabat, 1992. 222 p.

Saluons la rapidité avec laquelle ont été mis à la disposition des chercheurs les actes d'une table ronde organisée à Marrakech par la faculté des lettres de Rabat du 17 au 20 janvier 1991.

J.L. Miège, partant du constat que « l'histoire maritime est la parente pauvre de l'historiographie marocaine » et que « les images et les stéréotypes liés à la course barbaresque ont masqué les réalités profondes, ... écarté les interrogations et débats sur les véritables questions », suggère d'appliquer au Maroc des méthodes qui ont donné de bons résultats. En premier lieu, traiter les archives des ports européens par l'informatique pour en extraire ce qui concerne le Maroc. Il faut aussi préciser le sens du vocabulaire maritime arabe, connaître les gens de mer par une anthropologie maritime plus difficile à réaliser, faute de sources, au Maroc qu'en Europe. Enfin étudier les navires, les structures économiques qui soutiennent la navigation et l'impact des activités maritimes sur l'ensemble de l'économie. Il invite à participer au renouvellement de la recherche dans le domaine de l'histoire maritime.

Halima Ferhat, qui s'était demandée dès 1979 « pourquoi le Maroc n'a pas eu de flotte marchande alors que la flotte militaire a eu son heure de gloire ? », s'est préoccupée ici de l'Océan dans l'imaginaire marocain médiéval : démons et merveilles. Mais n'en trouve-t-on pas à foison dans l'Occident chrétien ? Ont-ils empêché ou freiné l'élan des Marocains des côtes atlantiques ?

El-Houssine El-Moujahid reprend le vocabulaire maritime berbère pour tenter, à partir d'une archéologie de la langue, de répondre aux questions qui se posent sur l'activité maritime des Berbères du Sous. Devant la maigreur de sa récolte, il se garde de conclure trop vite soit à une marginalité de la pêche, soit à une négligence des lexicographes berbérisants.

Simon Lévy, constatant la place des hispanismes dans l'arabe parlé au Maroc, s'attache à montrer comment les mots importés se sont fait leur place. Les ports, voies privilégiées, ont été fréquentés surtout par des Ibériques, de sorte que l'espagnol, le castillan, a servi de langue tampon, de filtre : les termes du vocabulaire commercial ou technique international ont pris un pli espagnol. La phonétique permet d'approcher l'âge de certains emprunts. La part importante du vocabulaire marin commun aux peuples qui entourent la Méditerranée ne fait que confirmer qu'elle a été un lieu d'échanges très actif.

Abdelmajid Kaddouri attire l'attention sur ce qu'on peut tirer d'un *Kunnaš* du XVIIIe siècle, recueil factice de documents sur la comptabilité du Trésor de Salé, ou rôles indiquant les noms des marins, leur paie et l'origine de celle-ci. A. K. a complété ces données par un manuscrit sur les grandes familles de Salé qui fournit quelques renseignements sur des capitaines.

BCAI 11 (1994) A. Kaddouri (coord.): Le Maroc et l'Atlantique, recensé par B. Rosenberger
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Ahmed Boucharb s'est servi d'une documentation surtout portugaise pour montrer que les Saʿdiens ont cherché à combattre sur mer et ont voulu se doter d'une marine. Les résultats obtenus ont suffi pour inquiéter les monarchies portugaise et espagnole. Mais l'effondrement du pouvoir saʿdien au début du XVIIe siècle a mis fin à cette tentative et laissé le champ libre aux Salétins.

La communication de Mohammed Ennaji, « le Maroc et l'Atlantique durant les temps modernes », est le condensé d'un vaste travail argumenté de références très abondantes. Après un tableau des échanges médiévaux avec les pays chrétiens riverains de la Méditerranée, il envisage de façon très négative les conséquences de l'occupation portugaise. Le blocus de la façade méditerranéenne qui a contraint l'économie marocaine à s'intégrer à de nouveaux réseaux serait-il donc si catastrophique ? Il conviendrait de nuancer les effets de la réorientation forcée vers l'Atlantique car il insiste à juste titre sur l'insertion du Maroc saʿdien dans les nouveaux courants d'échanges qui ont pour scène l'Océan, là où est l'avenir du commerce international. En dépit des troubles divers qui l'agitent, le Maroc au XVIIe et au XVIIIe siècle reste attractif. Son prétendu isolement, comme le dit M. E., relève du mythe et la prétendue « ouverture » du XIXe siècle n'est qu'une illusion qui provient d'un manque de perspective. Ce sont les Européens qui, pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, ont cessé de fréquenter assidûment les ports marocains. Examinant enfin la structure du commerce, M. E. conclut à un échange inégal. Resterait à appuyer cette affirmation sur des données comptables, car le passage de Chénier invoqué montre le caractère subjectif des appréciations sur les avantages qu'on peut tirer du commerce. Le Maḫzan, loin de le décourager, a cherché à en tirer le maximum de profits financiers et politiques, et ne semble pas avoir considéré qu'il était perdant.

Mustapha Naïmi a porté son attention sur le pays Tekna, où, à partir du XVe siècle, se confrontent commerce transsaharien et maritime et s'affrontent Ṣanḥāǧa et Maʿqil. Il rappelle des données connues sur l'activité espagnole et portugaise dans cette région. Mais il perd de vue l'âpre rivalité qui les y opposait s'il souligne la constance des Maʿqil à s'allier aux étrangers, sans en donner d'explication. Les transformations de la situation locale, le déclin de Nūl Lamṭa au profit de Tagawst sont en relation avec le nouvel équilibre politique au sud du Sahara et avec celui qui s'élabore entre ethnies différentes dans cette partie du Sous. Pour trancher entre des visions opposées qui font soit des Ṣanḥāǧa, soit des Maʿqil les vainqueurs, M. N. analyse les rapports de parenté entre les signataires d'un accord avec l'Espagne. Il en conclut, si je comprends bien ce qu'il exprime de façon inutilement compliquée, à la suzeraineté des Awlād ʿĀmar et au maintien des pouvoirs villageois ṣanḥāǧiens dans un cadre confédéral qui masque les oppositions. Celles-ci sont apaisées par l'arbitrage des *zawāyā* qui se réclament du Ǧazūlisme. Le *ǧihād* des Šurfā' saʿdiens aurait permis de mettre fin à la domination des Maʿqil minoritaires, ce qui a déjà été dit par ailleurs. En dépit du titre (commerce et ethnicité), le rôle du commerce n'apparaît pas avec évidence. Celui des razzias effectuées par les Espagnols des Canaries pour se procurer des esclaves est ignoré. Il ressort de l'abondante documentation espagnole étudiée par M. Lobo Cabrera qui a montré l'importance économique des rachats de captifs.

Claude Larquié s'intéresse justement aux campagnes de rachat de captifs entre 1658 et 1665. Il suit les préparatifs et les démarches des religieux de l'ordre de la Merci en Espagne et au Maroc. À Aṣīlah et Tétouan ils vont racheter les prisonniers au gouverneur et à des marchands, certains juifs ou morisques. L'origine des personnes libérées, la durée de leur captivité, les prix sont

BCAI 11 (1994) A. Kaddouri (coord.): Le Maroc et l'Atlantique, recensé par B. Rosenberger
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

fournis par le dossier très détaillé auquel donnait lieu chaque opération. Le paiement se faisait en monnaie provenant d'aumônes et en marchandises, tissus, bonnets, bijoux. Même si le rachat des captifs garde une charge émotionnelle, idéologique, c'est avant tout une opération économique, déficitaire pour l'Espagne et donc bénéficiaire pour le Maroc. On vérifie que le commerce des hommes, étudié par J.E. López de Coca sur la côte méditerranéenne à la fin du XVe et au début du XVIe siècle, est très rentable.

Jerome B. Bookin-Weiner retrace l'histoire assez bien connue des corsaires de Rabat Salé. S'ils n'ont eu qu'une influence insignifiante sur la politique intérieure marocaine, ils ont assez étroitement dépendu de son évolution. Les périodes de troubles et d'absence d'un pouvoir central fort les ont favorisés. Inversement leurs activités ont pâti d'un contrôle exercé par Dila ou les ʿAlawites. De même ils ont été davantage victimes qu'acteurs des luttes de factions entre Andalous, Morisques et gens de Salé. La politique de Sīdī Muḥammad b. ʿAbdallāh leur a porté le coup de grâce au XVIIIe siècle, quand les conditions générales avaient bien changé.

Fatima Harrak, utilisant les sources historiographiques marocaines, montre que la fondation d'Essaouira a été conçue comme un effort de consolidation de l'appareil d'État dans la perspective de défense du *Dār al-Islām*. Le nouveau port est perçu davantage comme un *ṯaġr* que comme une échelle de commerce par les auteurs marocains. Comme les Européens, ils voient dans la concentration du trafic en ce lieu un moyen de le contrôler plus étroitement, notamment par l'intermédiaire des *tuǧǧār al-sulṭān*. Ce port puissamment défendu a été aussi une cité musulmane, *ḥāḍira*, destinée à jouer un rôle religieux et intellectuel.

Ramon Lourido Diaz insiste sur la place essentielle de la mer dans le projet politique de Sīdī Muḥammad b. ʿAbdallāh. Par elle s'établit l'essentiel des relations extérieures du pays. Elle est l'objet de clauses importantes des traités. La défense du littoral est une préoccupation constante comme le contrôle des activités étrangères. Mais les efforts du sultan ont eu des résultats inégaux. En particulier, il n'a pas pu doter son pays d'une marine. Les raisons de cet échec, complexes, tiennent à l'attitude des puissances européennes et à des éléments propres au sultan et au Maroc.

Le dossier est ouvert. La voie est tracée. Espérons que ces questions susciteront des recherches nouvelles.

Bernard ROSENBERGER
(Université de Paris VIII)

Zouhair GHAZZAL, *L'économie politique de Damas durant le XIXe siècle ; Structures traditionnelles et capitalisme*. Institut français de Damas, Damas, 1993. 17 × 24 cm, 204 p., 2 cartes avec glossaire et index.

Comme le sous-titre de l'ouvrage l'indique, Z. Ghazzal souscrit à une double ambition : donner une description des « structures traditionnelles », c'est-à-dire dresser un tableau des institutions et des composantes de la société damascène confrontée à un phénomène étranger, le « capitalisme », dans la période des réformes (*tanẓīmāt*), quand des réformes introduisent des modifications

BCAI 11 (1994) A. Kaddouri (coord.): Le Maroc et l'Atlantique, recensé par B. Rosenberger
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net